Document generated on 05/15/2024 12:14 p.m.

Liberté

Deux écrivains de l'Ouest

Alison Lee Strayer

Volume 35, Number 1 (205), February 1993

Traduire

URI: https://id.erudit.org/iderudit/31476ac

See table of contents

Publisher(s)

Collectif Liberté

ISSN

0024-2020 (print)
1923-0915 (digital)

Explore this journal

Cite this article

Strayer, A. L. (1993). Deux écrivains de l'Ouest. *Liberté*, *35*(1), 139–147.

Tous droits réservés © Collectif Liberté, 1993

This document is protected by copyright law. Use of the services of Érudit (including reproduction) is subject to its terms and conditions, which can be viewed online.

https://apropos.erudit.org/en/users/policy-on-use/

This article is disseminated and preserved by Érudit.

Érudit is a non-profit inter-university consortium of the Université de Montréal, Université Laval, and the Université du Québec à Montréal. Its mission is to promote and disseminate research.

https://www.erudit.org/en/

ALISON LEE STRAYER

DEUX ÉCRIVAINS DE L'OUEST

SHARON BUTALA
LES PORTES DU SOLEIL

Sharon Butala est née en Saskatchewan d'une mère anglophone et d'un père francophone. Elle a écrit six romans, deux recueils de nouvelles et plusieurs pièces de théâtre. Elle habite en Saskatchewan, dans la région de Cypress Hills, où se situent la plupart de ses œuvres, comme son roman Les Portes du soleil[1], *dont nous présentons ici un extrait. Le roman raconte la vie d'Andrew, de sa naissance jusqu'à sa mort, en même temps qu'il raconte l'histoire de son pays, auquel il s'identifie. Depuis son tout jeune âge, Andrew caresse un rêve qu'il va finalement réaliser: être cow-boy.*

L'épisode que nous traduisons se trouve dans la première partie du roman. Nous sommes au début du siècle. Andrew a environ onze ans et il vit seul avec une mère taciturne, qui exerce le métier de sage-femme. On a appelé la mère d'Andrew pour un accouchement dans une ferme, et Andrew l'a conduite en charette, tâche qui n'a pour lui rien de nouveau. Mais,

---

Écrivain, scénariste, Alison Lee Strayer est originaire de la Saskatchewan et connaît bien les écrivains de l'Ouest.

1. Sharon Butala, *The Gates of the Sun*, Saskatoon, Fifth House, 1986. L'extrait (p. 19-21) est traduit avec l'aimable permission de l'éditeur.

cette fois-ci, pendant et après l'accouchement, Andrew doit accomplir certaines tâches quelque peu troublantes.

A. L. S.

«C'est une fille», dit la mère d'Andrew sur un ton distrait, comme si la chose présentait peu d'intérêt. La femme avait recommencé à pousser. La mère d'Andrew se pencha vers lui et lui tendit le bébé. Il était stupéfait de découvrir comme elle était légère — pas plus lourde qu'un chiot ou qu'un chaton — et avec quelle facilité elle tenait dans l'angle de son bras. Elle était silencieuse, les yeux fermés dans un petit visage mat. Il regarda fixement le petit visage plissé et laid, couronné d'une touffe de cheveux foncés. Elle était vivante. Tout à coup, il n'arrivait pas à y croire. Comment cette chose avait-elle pu se passer?

«Donne-la-moi», dit la mère d'une voix éteinte, et cela le ramena au moment présent. Elle avait levé le bras en le déployant, et, lorsqu'il mit le bébé à côté d'elle, elle enveloppa l'enfant de son bras et le serra contre elle. Elle leva la tête pendant un instant, regarda le petit visage et sourit. Puis elle se laissa retomber sans plus regarder l'enfant.

«Tiens, prends ça et va l'enterrer quelque part.» La voix de sa mère était sèche. Elle lui tendit un bassin couvert d'un chiffon. Il le prit avec une certaine répugnance, mais sa mère s'était déjà retournée et arrangeait les couvertures. Il quitta lentement la chambre, s'arrêta sur le seuil pour mettre son chapeau, tout en tenant de l'autre bras le bassin en équilibre. «Et dis à Monsieur Royce qu'il peut rentrer maintenant.»

Il resta immobile pendant un instant dans l'embrasure de la porte, clignant des yeux contre la lumière aveuglante du milieu de l'après-midi. Il ne pouvait voir que de façon intermittente la cour humide sans arbre, la

grange sans peinture, l'horizon blême au bout d'une longue étendue plate. Il voulait déplacer ses mains sous le bassin pour ne pas en sentir la chaleur, mais il n'y avait pas d'autre façon de le porter. Lorsque Andrew fut presque arrivé à la grange, le mari sortit soudainement de l'obscurité et resta là à cligner des yeux dans la lumière du soleil. Son fils et sa fille se faufilèrent dans la lumière et attendirent à ses côtés en fixant le bol que tenait Andrew. La petite fille avait des brindilles de paille dans ses cheveux pâles et, de son poing minuscule, se cramponnait à la jambe de son père. Le garçon restait immobile, les mains sur les hanches, en imitant son père. Andrew refoula ses larmes. Il voulut crier: «Mon père est mort!». Mais, à la place, il prit une profonde inspiration et s'adressa à l'homme d'une voix aussi bourrue que possible.

«Vous pouvez rentrer.»

Le visage de l'homme se ranima et il regarda la maison.

«Y-a-t-il une pelle autour?»

«Montre au garçon où est la pelle, Nick», dit-il, sans quitter la maison des yeux. De ses deux paumes, il essuya une poussière imaginaire à l'arrière de son pantalon et se dirigea vers la maison, en marchant à grands pas saccadés sur le sol inégal, sans regarder où il posait les pieds. Ils entendirent craquer les planches de la galerie sous les bottes de l'homme, puis la porte se ferma derrière lui.

Nick disparut dans la grange. Un instant plus tard, il revint, une pelle à la main. Ils se dirigèrent vers l'arrière de la grange, Nick portant toujours la pelle, Andrew en tête avec le bassin. Maintenant, parce qu'il était aux commandes, il se sentait plus fort. La petite fille les suivait.

«Elle vient?» demanda-t-il à Nick, en s'arrêtant brusquement. Nick trébucha dans un trou de marmotte,

regarda d'abord Andrew, et ensuite sa sœur. Il y eut un long silence pendant lequel les deux garçons la dévisagèrent. Elle aussi s'était arrêtée de marcher et les regardait d'un air maussade, les bras ballants. Le vent souleva ses cheveux fins et pâles et les reposa sur ses épaules. Andrew revit la mère de la fille se tordre de douleur et crier. «Elle peut pas venir!» dit-il, en colère, à Nick. «Renvoie-la!»

«Va-t'en, Emma», dit Nick. La fille ne bougea pas. «Va-t'en à la maison, j'arrive dans une minute!» Elle ne bougeait toujours pas. «Va-t'en, je te dis!» cria-t-il, en faisant un pas menaçant vers elle. Elle fit alors un pas en arrière, se retourna et se dirigea vers la maison. Un instant plus tard, elle courait.

Ils allèrent en arrière de la grange. Andrew déposa le bassin par terre et se sentit soulagé, comme s'il avait été débarrassé d'un grand poids. Le chiffon couvrait toujours la chose, et il ne le souleva pas. Nick fixa le bassin avec une curiosité évidente, mais lui non plus ne s'avança pas pour regarder sous le chiffon.

Il y avait un long banc de neige sale et fondante, poussé par le vent contre le mur de la grange et devant lequel la terre était mouillée. «Ça va être facile», dit Nick. Pour vérifier, il frappa la terre du bout de la pelle. La pelle s'enfonça dans la terre jaune et repoussa une motte de glaise. Ils se mirent à creuser, chacun son tour. Lorsque le trou fut assez profond, Andrew prit le bassin et, sans enlever le chiffon, il fit glisser le contenu dans le trou, et Nick, d'un geste vif, y jeta une pelletée de terre avant qu'ils ne puissent voir ce qu'il y avait. Ils ne disaient rien. Loin derrière eux, un faucon haut dans le ciel cria en décrivant des cercles et, tout près, passa une volée de corneilles. Ils enfoncèrent le bassin dans le banc de neige jusqu'à ce qu'il soit propre et se frottèrent ensuite les mains dans la neige jusqu'à ce qu'elles leur fassent mal.

EDNA ALFORD
LE LÈVE-PATIENT

Edna Alford est originaire de la Saskatchewan où elle habite actuellement. Elle a publié deux recueils de nouvelles et différents textes dans des revues littéraires. Le texte que j'ai choisi est tiré de son premier recueil, A Sleep Full of Dreams[2]. *Le recueil est composé de dix nouvelles qui toutes se déroulent dans un foyer pour personnes âgées, où travaille le personnage principal, Arla, jeune femme dans la vingtaine. Sa tâche, qui consiste à satisfaire les différents besoins des résidents (les nourrir, les laver, les soigner, etc.), lui fait éprouver toute une gamme de sentiments — de la tendresse à l'amitié, du respect à l'hostilité.*

Dans la première nouvelle du recueil, «Le lève-patient», Arla donne son bain hebdomadaire à Miss Bole, une résidente handicapée et de caractère un peu difficile. Pour la transporter du lit au fauteuil roulant et, de là, à la baignoire, Arla a recours à une sorte de machine à manivelle à laquelle l'handicapé est attaché — le «lève-patient». Miss Bole est donc à la merci d'Arla, qui découvre qu'elle est aussi, à sa façon, prisonnière de Miss Bole.

Une fois dans la petite pièce, elle examina la situation. Assez de serviettes. Dans l'eau, les sels de bain douceâtres «Fleurs de pommiers» de Miss Bole. Elle plongea sa main dans l'eau laiteuse et accueillante qui remplissait la vieille et massive baignoire de porcelaine. Tiède. Parfait. Ensuite, elle découvrit le corps et saisit le guidon du lève-patient. Il possédait trois bras, sans compter les chaînes et les griffes. Elle poussa la machine jusqu'à ce

2. Edna Alford, «Le lève-patient», dans *A Sleep Full of Dreams*, Lantzville. B.C., Oolichan Bodes, 1990, 6ième impression (1981); nous remercions l'éditeur et l'auteur de nous avoir permis de traduire ce passage (p. 15-18).

qu'elle soit perpendiculaire à la baignoire et fit pivoter le corps de Miss Bole de manière à ce qu'il soit directement au-dessus de l'eau. Le pied suppurant pendait dans l'eau.

«Eh! fille! C'est trop chaud!» aboya la vieille femme. Arla sursauta et heurta la machine. Miss Bole se balança de droite à gauche.

«C'est pas trop chaud, Miss Bole, j'y ai touché», répondit Arla d'une voix calme et trop bien posée, qui contrastait avec ses sentiments et ses émotions.

Miss Bole sut qu'elle la tenait encore une fois. Elle sourit, amusée, et, pendant qu'Arla descendait la machine en tournant la manivelle lentement, très lentement, Miss Bole se mit à parler d'une voix gutturale.

«Y me semble que je t'ai jamais raconté la fois chez ma cousine.» Si elle l'avait racontée, elles le savaient toutes les deux, et toutes deux savaient que l'autre le savait. «Ouais, on était encore petites toutes les deux. C'était la fin de l'été, je crois.»

«Vous dites que vous avez déjà fait de la peinture, Miss Bole.» Arla essayait de changer de sujet, même si elle n'arrivait pas à imaginer ce que la vieille sorcière aurait pu peindre. «Qu'est-ce que vous avez fait, Miss Bole, disons, quelle sorte de choses?»

Miss Bole réfléchit pendant un instant, mais, lorsque la machine la plongea dans l'eau tiède, les jambes d'abord, les fesses ensuite, et puis le ventre, elle sut, avec la certitude qu'on les gens, paraît-il, en face de leur propre mort, qu'ensuite ce serait la tête.

«Ben, des scènes, comme des choses à la ferme», dit-elle.

«Mais comme je disais, ma cousine avait à peu près mon âge, à peu près cinq ans, quand c'est arrivé, je suppose. Il faisait très chaud ce jour-là, y me semble, et on a perdu le seau dans le puits — ses frères, je veux dire. Et eux, ils étaient tous trop grands pour descendre le

chercher et puis, moi, bien sûr, je pouvais pas, avec mon pied malade, et tout.» Pendant un instant, comme par respect pour son pied, elle le fixa d'un air désolé.

«Fait que Nettie, elle devait y aller, qu'ils ont dit. C'était pris, c'est tout, qu'ils disaient, et elle devait comme le dégager et le renvoyer en haut, puis y arriverait rien. Fait qu'elle descend. Je m'en souviens encore aujourd'hui. "Nettie!" j'ai crié. "Fais-le pas! Laisse donc mon oncle Jacob le faire", j'ai crié, mais elle est descendue quand même, parce qu'ils lui disaient de le faire. C'était une fille comme ça.» Miss Bole posa sur Arla de grands yeux innocents.

Arla grimaça. La vieille avait visé juste.

«Eh ben, on n'a jamais su exactement ce qui s'est passé, mais de toute façon Nettie s'est complètement entortillée dans la corde qui pendait. Quand elle a commencé à tomber, on pouvait l'entendre crier, comme plusieurs fois, à cause de l'écho dans le puits. Et puis la corde a comme sautillé quelques fois, comme si elle faisait une gigue ou quelque chose de même, et puis on a entendu un craquement, ou p't'être l'écho d'un craquement. On n'a jamais su exactement. Et il y a eu un "plouf", et puis la corde pendait tout droit comme avant, comme si le seau était encore au bout.»

Arla se pencha, tournant le dos à la vieille femme pour qu'elle ne voie pas son visage exangue, et décrocha le lève-patient. Elle prit une débarbouillette blanche et le morceau de savon, et se mit à frotter, de façon mécanique, de haut en bas, le dos de la vieille femme. Ensuite, elle le rinça. Après, elle frotta encore le morceau de savon sur la débarbouillette jusqu'à ce qu'il y eut assez de mousse, et la tendit à Miss Bole, qui la prit dans sa main tordue et, distraitement, l'un après l'autre, releva ses seins affaissés, tachetés. Elle passa la débarbouillette sous chaque sein, puis sur le poil blanc et frisé qui couvrait son vagin.

«Vous feriez mieux de le faire comme il faut, Miss Bole», dit sèchement Arla, comme par souci d'efficacité. «Vous ne prendrez pas d'autre bain avant la semaine prochaine.» C'était sa façon de rendre à la vieille la monnaie de sa pièce. «Façon impitoyable, pensa Arla, et à sens unique.» Sa remarque était une arme à deux coups: à l'humiliation de devoir laver les parties intimes de son corps devant quelqu'un d'autre s'ajoutait la menace d'un autre bain la semaine prochaine.

Arla fit un pas en arrière et se redressa. Elle plia les bras et essaya de toutes ses forces d'avoir l'air à la fois autoritaire et indifférente. Mais elle n'était ni l'une ni l'autre. Comme d'habitude, elle était fascinée, comme si elle avait vu un serpent. Le pire était encore à venir, mais elle ne pouvait s'empêcher d'écouter.

«Eh oui, ça pendait comme si le seau était encore au bout.» Ses yeux étaient grands, surpris, émerveillés, comme si elle n'avait elle-même jamais entendu cette histoire, comme si tout était nouveau et qu'elle n'en croyait pas ses oreilles. «On l'a tirée jusqu'en haut», continua-t-elle. «Je veux dire, les garçons. Mais, de toute façon, c'était trop tard. Pendant qu'on la tirait, elle se balançait dans le puits et allait se frapper contre les murs couverts de boue. Fait que, quand on l'a enfin sortie du puits, elle était toute couverte de vase et de boue. Pauvre Nettie! Elle avait de si beaux cheveux! Plutôt châtains, comme toi.»

«Évidemment», pensa Arla.

«Mais, de toute façon, elle était toute couverte de bleus et, bien sûr, elle est remontée la tête la première et, bien sûr, elle était pendue et noyée. Ça faisait pitié, et nous, on avait déjà tellement peur, mais on a eu encore plus peur quand on a vu son pauvre petit visage, les yeux bleus qui sortaient du joli petit visage — bien sûr, ils ne voyaient rien, ils fixaient, c'est tout. Puis, ses cheveux tout en désordre, et sales, et comme vaseux.»

«Mais le pire, c'était son cou — cassé net, comme la tige d'une jacinthe des bois. C'était tout ouvert à la place de la gorge.» Miss Bole hochait la tête lentement de gauche à droite, comme pour dire qu'elle n'arrivait pas à le croire. «À cause de la corde, j'imagine», ajouta-t-elle, et Arla supposa que c'était par souci d'objectivité. «Mais c'était tout lavé, tout propre», continua-t-elle. «Fait qu'il y avait pas de sang. Juste ce tuyau blanc, glissant, qui sortait du cou, le tuyau creux, là, pour respirer, comme les poules qu'on tuait à coups de hache, derrière le hangar. Bien sûr, on avait déjà vu tout ça, avec les poules, mais là, c'était différent parce que c'était Nettie. Ça me rappelle, maintenant que j'y pense, la bouche d'une jacinthe des bois — tu sais, ces petites fleurs bleues et pâles qui poussent dans les champs, celles qui ont une petite langue blanche au fond de la gorge.»

«Oui, j'en ai déjà vu», admit Arla à contrecœur. «Avez-vous fini?» demanda-t-elle.

«Pardon?» répondit distraitement Miss Bole, avec une candeur faussement naïve.

«Avez-vous fini de vous laver?» siffla quasiment Arla, en regardant le corps vieux et gros.

«Oui, oui, chérie, je crois que oui.» Miss Bole sourit. Elle n'avait pas de dents.

Traduit de l'anglais par Alison Lee Strayer